

L'ANNEAU DU PÊCHEUR

Il y a quelques jours, il était rumeur que l'anneau du pêcheur avait été volé, mais des informations précises, puisées à bonne source, ont démenti ce faux racontar.

Voilà pourquoi le fac-similé de cet anneau porte un cachet d'actualité.

Les Brefs pontificaux sont scellés avec le sceau du Pape, appelé "anneau du Pêcheur".



Cet anneau, qui est remis au cardinal-camerlingue dès la constatation de la mort du Pape, doit être brisé à la première réunion cardinalice qui suit.

Comme on le voit dans la gravure ci-contre, il représente saint Pierre jetant son filet à la mer.

COMMENT PIE X SERA CÔURONNÉ

La basilique de Saint-Pierre a, vis-à-vis de la personne du pape, deux privilèges : elle le couronne et elle l'enterre. Comme évêque de Rome, le pape a pour cathédrale la basilique de Saint-Jean-de-Latran ; mais, comme pontife et pasteur universel, il est lié au tombeau de saint Pierre : c'est là qu'il prend les clefs, là qu'il les laisse.

Jusqu'au pontificat de Nicolas I (858-867), le nouveau pape recevait la consécration s'il n'était pas évêque, ou simplement la bénédiction solennelle. Nicolas I y ajouta les belles cérémonies du couronnement. Ce ne fut pas sans raison.

Ce pontife, le plus grand de ceux qui montèrent sur le siège de saint Pierre, de Grégoire le Grand à Grégoire VII, se trouvait en face d'une situation déplorable pour la dignité et l'honneur du saint-siège. Le pouvoir temporel, avidement convoité par les princes du dehors, odieusement exploité par les familles patriciennes du dedans, perdait son prestige : la couronne royale, à peine posée sur le front de l'Eglise, semblait prête à tomber. D'autre part, les pompes augustes dont l'Eglise entourait la dignité impériale nouvellement créée, la haute autorité qu'elles conféraient à l'empereur, pouvaient, aux yeux des chrétiens plus enclins à juger de la valeur des choses par l'éclat extérieur que par leur grandeur réelle souvent cachée, rabaisser le souverain pontificat, amoindrir sa majesté, et, par là même, diminuer le respect et la soumission qui lui sont dus. La suprême dignité du Vicaire du Christ courait le risque de passer au second rang, et d'être effacée par la gloire de la couronne impériale. Ce n'était pas l'ordre. Nicolas, qui sentait le besoin de tenir ferme le gouvernail de l'Eglise pour lutter contre les entreprises audacieuses de l'archevêque de Ravenne, pour combattre les prétentions hérésiarques de Photius, pour défendre, par un "non possumus" invincible, la loi du mariage contre les passions de Lothaire II, crut qu'il était bon de relever, par une cérémonie solennelle, la prise de possession du souverain pontificat. En se faisant poser publiquement la couronne royale sur la tête, il affirmait du même coup, en face de la chrétienté, sa royauté temporelle et sa suprématie sur le pouvoir impérial.

Depuis lors, le pape ne commence à dater son élévation au souverain pontificat que du jour de son couronnement. Non pas que le couronnement lui confère quelque pouvoir : il n'est qu'une simple cérémonie, mais réputée si auguste, qu'elle est devenue comme la publication officielle de la dignité pontificale. Avant son couronnement, le pape signe ainsi : "Datum suscepti a nobis Apostolatus officii anno..." Après le couronnement : "Datum Pontificatus nostri anno..."

La cérémonie solennelle du couronnement a lieu le dimanche, ou un jour de fête, dans la huitaine après l'élection. La veille, les pauvres se réunissent au Vatican, dans la cour du Belvédère, et l'aumônier du pape donne à chacun un "paolo", même aux enfants. Touchante et paternelle sollicitude ! Le jour du couronnement doit être un jour de joie pour tous. Si le père est heureux, les enfants, sans exception, même les derniers, doivent être heureux avec lui ; comme il prévoit que beaucoup n'auront point de pain, il leur donne de quoi se réjouir.

Le jour du couronnement, de grand matin, tout s'ébranle et se met en mouvement. Le pont Saint-

Ange, les "Borgo" sont envahis par la foule des prélats et des fidèles, qui, les uns acteurs, les autres témoins, vont participer à la fête. Les fidèles entrent dans la basilique, les prélats au Vatican. Le pape revêt les ornements les plus somptueux ; en chape, mitre en tête, il monte sur la "sedia". "Extra !" dit le maître des cérémonies, et le défilé commence par la salle ducale, la salle royale, l'escalier royal, jusqu'au portique de la basilique. Ils y sont tous, marchant deux à deux : les procureurs généraux des ordres religieux, les camériers du dehors, le fiscal de Rome, les chapelains communs portant quatre tiaras et deux mitres, les chapelains secrets, les avocats consistoriaux, les camériers secrets, les camériers d'honneur, les chantres de la Sixtine, les abréviateurs du Parc-Majeur, les votants de la Signature, les auditeurs de Rote, et avec eux le maître du sacré palais, qui est toujours un dominicain. C'est une évolution de rouge, de violet, de blanc, de noir, un arc-en-ciel qui marche, déployant ses splendeurs de toute nuance.

Et le défilé continue : Voici la croix tournée face au pape, les cardinaux, les conservateurs de Rome, les princes assistants au trône, les ambassadeurs, le gouverneur de Rome, et enfin, le pape, assis sur la "sedia", porté par douze palefreniers, entre les "flabelli". Et après le pape, c'est tout un monde qui suit : archevêques, évêques, protonotaires, abbés mitrés, généraux d'ordres ; toute l'Eglise est là avec ses forces les plus vives, ses représentants les plus augustes, précédant le Vicaire du Christ sur la terre.

La porte centrale de la basilique s'ouvre, et le pontife fait son entrée solennelle. Rien de beau comme ce spectacle. Il faut l'avoir vu de ses yeux, avoir entendu les acclamations de soixante-dix mille hommes unis dans une même vénération, un même enthousiasme, pour s'en rendre compte. Le pape adore un instant le saint Sacrement, et se rend à l'oratoire de saint Grégoire. C'est là qu'il reçoit l'obédience des cardinaux, des archevêques, des évêques et des pénitenciers, qui lui baisent la main, le genou ou le pied, chacun selon sa dignité. Puis il dit l'office de Tierce avec l'assistance, et revêt les ornements sacrés.

Il y a toute une prédication muette dans ce seul fait de la visite du pape à l'oratoire de saint Grégoire. Avant d'aller au tombeau de saint Pierre, le nouveau pontife va vénérer le tombeau de celui qui est resté dans le souvenir des peuples et le cœur de l'Eglise, le type accompli du successeur de Pierre. C'est aux pieds de Grégoire, l'humble serviteur des serviteurs de Dieu, qu'il apprend ce que doit être un pape.

Tierce finie, la procession se met en marche vers le tombeau de saint Pierre. Porté sur la "sedia", le pontife apparaît dans toute sa majesté ; mais à ses pieds, devant lui, au milieu de ce cortège triomphal, marchent un maître des cérémonies et un clerc chargés de lui rappeler la vanité de la gloire de ce monde. Le maître des cérémonies porte en main une canne argentée d'où sortent des étoupes ; le clerc, une lumière. Tous deux se tournent vers le pontife, le clerc allume l'étoupe, et pendant que rapidement elle brûle en jetant une flamme, le cérémoniaire, un genou en terre, chante : "Pater sancte, sic transit gloria mundi !" Trois fois l'étoupe brûle, trois fois il chante : "Père saint, ainsi passe la gloire du monde !"

Si l'élu n'est pas évêque, il est consacré à l'autel papal. Lui seul a ce privilège. D'après un décret de saint Grégoire le Grand, les autres consécrations épiscopales se faisaient autrefois à l'oratoire de saint André. Pierre est un, il est le père, son nom est incommunicable ; par conséquent, seul le pape doit être consacré à son autel comme signe de l'autorité principale, incommunicable, qu'il reçoit. Mais, à lui seul, Pierre ne peut gouverner l'Eglise, il a des frères dans l'épiscopat ; aussi, pour affirmer publiquement cette touchante et indissoluble fraternité, Grégoire décide qu'ils seront consacrés à l'autel de saint André, le "frère" de saint Pierre. Cette pensée était digne du cœur de Grégoire. Il est à regretter que saint André n'ait plus aujourd'hui, près de la tombe de son frère, un autel vénéré comme dans la basilique de Constantin. Les vieux souvenirs s'en vont. Comme on a relégué, par honneur, la chaire de saint Pierre à une hauteur inaccessible qui en a fait perdre l'amour dans le cœur des fidèles, on a placé la tête de saint André dans la coupole ; et le jour de sa fête, quand on veut lui rendre hommage, il faut un télescope. Le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Si le pape est évêque, la messe commence immédiatement, selon les cérémonies dont nous avons déjà parlé, à part la remise solennelle du saint "pallium", que le cardinal-diacre attache sur les épaules du pape avec trois épingles d'or à tête d'émeraude, en disant : "Reçois le saint "pallium", la plénitude du pouvoir pontifical, à l'honneur du Dieu tout-puissant, de la très glorieuse Vierge-Marie, sa Mère, du bienheureux apôtre Pierre et de la sainte Eglise romaine." Après l'oraison à lieu le chant des litanies. Le pape s'est assis sur son trône ; le premier des cardinaux-diacres, accompagné d'un maître des cérémonies, des auditeurs de Rote, des avocats consistoriaux, descend à la Confession de saint Pierre. Trois fois le cardinal chante : "Exaudi, Christe !" Trois fois ses assistants répondent par cette acclamation : "Domino nostro a Deo decreto summo Pontifici et universali Papae vita !" Puis le sacré colloque continue : "Salvator mundi," chante le cardinal. — "Tu illum adjuva !" répondent les clercs. — Sainte Marie, aide-le. — Saint Michel, aide-le. — Saint Pierre, aide-le. Et tous les saints sont implorés, appelés au secours du pontife : "Aidez-le ! aidez-le !" C'est que vraiment le pape universel a besoin du concours divin, et tous les saints peuvent se liguer pour gouverner avec lui le troupeau du Christ.

La messe terminée, le pape remonte sur la "sedia" et se rend à la "loggia", qui domine la place Saint-Pierre. Toute sa cour lui fait cortège ; tout un monde le contemple. Il s'assied sur un trône ; les chantres entonnent l'antienne : "Corona aurea super caput ejus." Le cardinal-doyen, assisté de deux cardinaux-diacres, récite l'oraison : "Omnipotens sempiterna Deus, dignitas sacerdotii, auctor regni..." Puis il dépose la tiare aux trois couronnes sur le front du pontife en disant : "Reçois la tiare ornée de trois couronnes, afin que tu saches que tu es le Père des princes et des rois, le Recteur de l'univers, le Vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ sur terre, à qui honneur et gloire dans les siècles des siècles."

La tiare est l'ornement le plus caractéristique des pontifes romains. Sa forme, comme son nom, a subi de nombreuses variations. On l'appelait indifféremment "phrygium, mitra turbinata, regnum, triregnum" et "tiara". Ce dernier terme a prévalu. Dans le principe, ce n'était qu'un bonnet de forme conique, l'antique coiffure des hommes libres, — signe de cette liberté, — le bonnet phrygien. On y ajouta à la bordure inférieure un cercle d'or, symbole de l'autorité royale des papes. Innocent III, dans un sermon sur saint Silvestre, établit nettement la différence de la mitre et de la tiare ; il dit : "Romanus Pontifex in signum imperii utitur regno, et in signum Pontificii utitur mitra." La tiare sert au roi, la mitre au pontife. Et de fait, quand le pape officie, il ne se sert que de la mitre.

L'usage de la tiare remonte, dit-on sans preuves très convaincantes, à saint Silvestre. Ce pontife aurait adopté le bonnet phrygien, ou de lui-même, ou sur le conseil de Constantin, pour affirmer publiquement la liberté dont jouissait l'Eglise. Seul, en effet, le premier après la paix, il est représenté dans les plus anciennes peintures coiffé de la tiare primitive. A la première couronne, ce cercle d'or entourant le front, on en joignit une seconde, vers le X ou XIe siècle. Il est dit du pape Nicolas II, élu en 1058, qu'il reçut une tiare ayant deux cercles d'or ; sur le cercle inférieur, on lisait : "Corona regni de manu Dei" ; sur le cercle supérieur : "Diadema imperii de manu Petri."

La troisième couronne est attribuée à Boniface VIII. Son symbolisme mystique est tout entier dans les paroles prononcées par le cardinal-doyen lorsqu'il dépose la tiare sur la tête du nouveau pontife : "Reçois la tiare aux trois couronnes, afin que tu saches que tu es le Père des princes et des rois, le Recteur de l'univers, le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Ces grandes cérémonies ont subi, dans le cours des siècles, quelques variations : des saints ont tenté de s'y dérober ; d'autres les ont transformées parfois en pompes peu conformes à l'esprit chrétien ; mais elles sont toujours restées le symbole le plus auguste de l'autorité la plus haute qui soit en ce monde. Témoin de cette divine consécration, le peuple, si porté à se soustraire à l'autorité qu'il subit comme un joug, avait au moins la conviction que sa soumission allait à Dieu, source unique du pouvoir de l'homme sur l'homme. Plus on a dépouillé l'autorité de son auréole divine, en supprimant les rites religieux qui la consacraient, plus le peuple s'est révolté contre elle. Et c'est justice.